L'islam à la télévision, les étapes de la médiatisation

Edouard Mills-Affif

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/4308>

DOI : 10.4000/cdlm.4308

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2008

Pagination : 123-134

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Edouard Mills-Affif, « L'islam à la télévision, les étapes de la médiatisation », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 76 | 2008, mis en ligne le 05 mars 2009, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/4308> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.4308>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

L'islam à la télévision, les étapes de la médiatisation

Edouard Mills-Affif

- 1 La véritable construction médiatique de l'islam se déroule dans les années 80 et 90 : de sujet périphérique, la question de « l'islam en France » devient alors un dossier central au sein des journaux télévisés et des magazines d'information. Il y a bien dans les années 70 quelques faits marquants de l'actualité internationale (le krach pétrolier de 1973 et la très spectaculaire révolution iranienne de 1978-79), donnant lieu à une surexposition passagère, à la constitution d'un stock recyclable d'images « chocs », et au sentiment qu'il existe une nouvelle « menace extérieure », mais l'islam n'est pas encore identifié comme un objet médiatique et un « problème à résoudre ».
- 2 Depuis « l'affaire Rushdie » et le premier épisode de « l'affaire des foulards de Creil », en 1989, c'est la télévision qui, en France, donne la définition du « bon » et du « mauvais » musulman, de « l'intégriste » et de « l'intégré », avec l'ensemble des codes visuels qui l'accompagnent. Une rupture décisive s'opère alors : aux représentations victimisantes, dominantes depuis les années 60, succèdent des visions stigmatisantes. Les immigrés perdent à l'écran leur statut de victimes. La crainte remplace la compassion.
- 3 La médiatisation de l'islam s'est déroulée dans un contexte télévisuel marqué par l'exacerbation de la concurrence entre les chaînes, avec pour corollaire, le recours aux méthodes classiques de l'information-spectacle. Autre facteur aggravant, l'absence de spécialistes au sein des rédactions, propulsant sur le devant d'une actualité bouillonnante, des informateurs non-informés. Non préparés, mal outillés, ces derniers se sont spontanément laissés guider par leurs *a priori* et par un imaginaire pesant, imprégné d'orientalisme et de relents amnésiques de la période coloniale.
- 4 On observe, par ailleurs, l'apparition de termes nouveaux dans le langage journalistique. Avant 1989, on n'entend jamais les expressions « la communauté musulmane » ou « les Musulmans de France », dans la bouche des journalistes. Depuis le début des années 60, ces derniers évoquent à l'antenne la présence en France de la « main-d'œuvre étrangère », des « travailleurs étrangers », des « immigrés », des

« jeunes issus de l'immigration », des « Beurs ». Seuls les « Français musulmans », autrement dit les anciens Harkis, avaient droit, jusque-là, à un qualificatif renvoyant à leur supposée appartenance religieuse.

- 5 Les discours médiatiques et les représentations audiovisuelles sur « l'islam de France » ne sont pas pour autant homogènes. Des écarts de traitement sont perceptibles et se dessinent en fonction des segments horaires de diffusion. La position du programme dans la grille joue, en effet, un rôle déterminant. Plus on s'approche du cœur névralgique de la programmation et de la déesse *prime time*, plus le traitement risque d'être manichéen. L'obligation de « faire du chiffre », ajoutée à des délais de production de plus en plus courts, permet difficilement de sortir des sentiers battus, de décaler le regard et de bousculer les préjugés. A l'inverse, plus on s'éloigne de ce noyau dur de la grille, plus on a de chance d'échapper aux stéréotypes et aux schémas simplistes.
- 6 Il existe, malgré ces grands écarts, quelques traits permanents qui s'imposent comme un long *continuum* et qui nous incitent à penser qu'il existe une spécificité du regard de la télévision sur les Français d'origine musulmane, par rapport aux autres minorités représentées à l'écran.

L'hypothèque culturelle

- 7 La place accordée à la culture d'origine varie en fonction des populations filmées. Elle est résiduelle concernant les Européens, importante pour les Africains sub-sahariens et les Asiatiques, et déterminante pour les Maghrébins. Certaines cultures sont présentées comme attractives, séduisantes, et semblent constituer un apport positif pour la société d'accueil, représenter un atout dans le processus d'intégration des personnes filmées, une fascination à l'égard des traditions se lisant même parfois dans le regard des auteurs. C'est le cas des Espagnols, des Indiens, et à un moindre degré, des Portugais.
- 8 A l'opposé, la culture d'origine des Maghrébins est présentée, dans l'écrasante majorité des cas, comme un fardeau et un héritage dont il convient de se débarrasser. C'est sous le double rapport d'attraction/répulsion que la plupart des auteurs envisagent les traditions arabo-musulmanes. Attraction pour les femmes qui incarnent le folklore, l'exotisme, les saveurs culinaires ; répulsion à l'égard des hommes, symboles de cruauté et de fanatisme religieux.
- 9 A vrai dire, lorsque les reporters parlent des « Maghrébins » dans leurs commentaires, les personnes filmées sont le plus souvent issues de l'immigration algérienne. Les Algériens incarnent à l'écran l'immigration, à tel point que leur omniprésence finit par éclipser toutes les autres composantes de la « mosaïque immigrée ». Ils cristallisent sur eux l'essentiel des regards, à partir du milieu des années 70, soit au moment précis où le « problème de l'immigration » devient un enjeu politique. Dès lors, un quasi-monopole des représentations de l'univers immigré leur est accordé. Les rôles-titres leur reviennent d'office.
- 10 Jusqu'au milieu des années 80, les relations entre les Français et les Algériens apparaissent toujours sous l'angle du conflit et de l'impossible entente. Tout contact semble promis à l'affrontement inévitable, comme s'il s'agissait d'une incompatibilité de nature.
- 11 Ce tableau uniforme s'impose jusqu'en 1983-1984, période à partir de laquelle on découvre, enfin, des histoires de rencontres amicales ou amoureuses, des exemples de bon voisinage, de cohabitation pacifique, faisant découvrir la réalité d'une mixité possible. La « France tolérante » fait son entrée en scène, essentiellement dans les

magazines de société, diffusés l'après-midi ou en deuxième partie de soirée. Les grands reportages du magazine *La vie en face* (FR3), produit par Philippe Alfonsi et Patrick Pesnot, dressent à plusieurs reprises, le portrait d'un pays divisé, écartelé entre la progression du Front national et l'avènement d'une société multiculturelle.

- 12 Reste une constante immuable, reposant sur la croyance que l'immigration maghrébine est plus difficilement dissoluble dans la République que les autres composantes de l'immigration, les auteurs mettant systématiquement l'accent sur la distance culturelle, présentée comme une hypothèque à l'intégration.

La preuve par les Harkis

- 13 L'exemple le plus emblématique est la manière dont les « Français musulmans » ont été représentés par le petit écran. Depuis le premier reportage qui s'intéresse à eux, en juin 1963, les anciens Harkis et leurs enfants ont beau brandir à la caméra leurs médailles de guerre ou leur carte d'identité, ils ne parviennent pas à se faire « naturaliser ».
- 14 La vision des reporters, sous l'ORTF, est imprégnée de trois paradigmes, que l'on peut résumer ainsi :

- N'est pas Français qui veut. On le devient avec le temps et cela s'acquiert à l'issue d'un parcours initiatique, effectué sous la tutelle bienveillante des militaires français, dans l'espoir d'atteindre, un jour peut-être, les lumières de la civilisation française. L'idéal assimilationniste qui avait jadis légitimé les conquêtes coloniales sert, à présent, à justifier les camps d'internement des Harkis sur le sol français ;
- Ce système d'encadrement militaire fonctionnant « à merveille », comme le souligne Jean-Claude Bringuier dans un reportage pour *Cinq colonnes à la une*¹, les seuls obstacles à l'intégration sont à rechercher dans la nature même des populations et dans leur résistance à se laisser « civiliser » ;
- Les Harkis sont « par nature » difficilement assimilables, en raison de certaines pesanteurs culturelles et religieuses.

- 15 Ce qui préoccupe les auteurs, ce ne sont pas tant les conditions de réclusion des familles dans les « camps de la honte », que leur capacité d'adaptation au mode de vie français. L'isolement des femmes, expliqué à partir du seul fait religieux, apparaît ainsi comme la première résistance à l'intégration. L'existence de véritables ghettos où sont enfermés, à l'abri des regards, en résidence surveillée, les familles des anciens supplétifs, semble, en revanche, ne pas poser problème.
- 16 Les anciens Harkis ne sont jamais regardés comme de nouveaux Français. Dans la bouche des journalistes, ils restent des « Musulmans ». C'est dans une relation entre « eux » et « nous », que les reporters se positionnent, ces derniers n'hésitant pas à distribuer des brevets d'assimilabilité, en opposant les enfants, aptes à devenir Français, et leurs parents, condamnés à être des inadaptés, car non-assimilables « par nature ».
- 17 Les traditions sont présentées comme un handicap, comme le signe d'un refus d'adaptation de la part des personnes filmées. Le moindre petit indice trahissant l'attachement du témoin à ses origines est interprété comme un acte d'irrédentisme. Citons, à titre d'exemple, cet épiciers ambulant d'Amiens, sirotant un thé à la menthe dans son salon, à qui le reporter d'Antenne 2 demande si cette tradition n'est pas « une barrière à l'intégration »².
- 18 A l'écran, le « maghrébin » n'est jamais assez conforme, jamais assez « intégré », et ce, même lorsque ce dernier confine à son foyer la préservation de ses traditions.

- 19 On aurait pu penser, a priori, que les Harkis, auraient été plus facilement « naturalisés » par le petit écran que les immigrés algériens. Le fait d'avoir « versé son sang » pour la patrie n'est-il pas, dans la mythologie nationale, un symbole bien plus fort que d'avoir « donné sa sueur » à la France ? Il n'en est rien. La distinction rapatrié/immigré se dissout sous l'emprise du prisme ethnico-religieux.

Les éclaireuses de l'intégration

- 20 Les brevets d'intégration ne sont pas distribués au hasard. A l'écran, l'immigré d'origine musulmane « bien intégré » est quelqu'un de parfaitement assimilé, qui a adopté en bloc les us et coutumes du pays d'accueil. Le modèle de l'intégration réussie est presque toujours incarné par des femmes, avec une nette préférence pour les filles de la deuxième génération, présentées comme des ambassadrices et des éclaireuses de « l'intégration à la française ».
- 21 L'idée sous-jacente est que l'intégration des filles ne peut être effective qu'au prix d'un conflit et d'une rupture avec le père, et à travers lui, avec la religion. Il semble que ce soit là une condition *sine qua non* à une intégration parfaite. Comme si la synthèse des deux cultures était impossible, qu'il fallait à tout prix choisir l'un ou l'autre camp.
- 22 La propension des reporters à faire systématiquement glisser la conversation sur le statut des femmes, dès qu'ils ont en face d'eux des témoins maghrébins, est troublante. S'agit-il seulement d'appuyer « là où le bât blesse », de rendre justice à celles qui subissent l'arbitraire des hommes ? Les récits dramatiques, parfois tragiques, des mères et des filles, ne seraient-ils pas autant de preuves attestant de l'opposition radicale entre la culture arabo-musulmane et les valeurs proclamées de la société française, moderne, laïque et démocratique ? Mettre l'accent sur le rôle des femmes permet, selon Sami Naïr, de « positiver l'intégration en disqualifiant la religion d'origine, supposée, à juste titre, d'ailleurs, plus contraignante à l'égard des femmes. Cette disqualification religieuse est vécue comme une condition avantageuse dans le processus d'intégration [...] C'est dire que les femmes immigrées sont aussi l'enjeu d'une bataille symbolique qui renvoie à l'imaginaire de la société d'accueil ; elles sont de fait positivées au prix d'une suspicion plus lourde sur les hommes, le père, le frère, l'oncle » ³.
- 23 Les téléastes sont, à des degrés divers, prisonniers d'une perception de « l'indigène musulman », qui ressurgit sous la silhouette de « l'immigré », et qui présuppose que les familles maghrébines sont munies d'un bagage culturel uniquement structuré autour de la religion. Le regard figé sur cette croyance, les auteurs qui se penchent sur la condition des femmes arabes en France sont incapables de saisir les évolutions de cette condition. Ainsi en est-il du rôle de la mère, qui, pour rester fidèle au cliché de la Fatma, apparaît le plus souvent à l'écran telle que les Français se l'imaginent : silencieuse, docile et recluse. Or, plusieurs études sociologiques ⁴ montrent que les conditions de travail des pères (en trois huit, horaires décalés, tâches pénibles), contraignent ces derniers à abandonner une parcelle de leur autorité à leurs épouses, qui deviennent dans les faits les véritables patronnes du foyer. La vie en terre d'immigration débouche sur une nouvelle distribution des rôles, distincte de celle qui prévalait en milieu traditionnel. De même, des études de l'Insee font état d'une progression constante de l'activité professionnelle des femmes maghrébines et ce, depuis la fin des années soixante-dix. Les restructurations industrielles, touchant de plein fouet les OS (ouvriers spécialisés) immigrés, ont eu pour effet de précipiter l'entrée sur le marché du travail des femmes. Si bien qu'en 1982, déjà 35 % des immigrées algériennes de plus de 25 ans ont une activité salariée, sans compter celles,

non comptabilisées, qui font des ménages ou des gardes d'enfants au noir pour compléter les fins de mois ⁵.

- 24 Il convient par conséquent de s'interroger sur ce décalage entre des représentations presque statiques et une réalité mouvante. Pourquoi, alors que le modèle de la famille maghrébine traditionnelle implose sous les coups de boutoir de la crise et sous la pression des enfants, bon nombre de reportages de télévision continuent de faire jouer aux mères le rôle de la servante soumise et docile, tout juste bonne à se faire filmer en train de préparer le couscous ou de servir le thé à la menthe ? Cette vision a certes le charme de l'exotisme, mais elle ne reflète plus une réalité de plus en plus complexe.
 - 25 Ce fossé entre les représentations télévisuelles et les réalités de l'immigration n'est pas fortuit. Car le stéréotype de la « Fatma » est en tout point une image de confort qui garantit la conformité des visions présentes avec celles héritées du passé. Le « sens commun » est caressé dans le sens du poil. Chacun occupe finalement le rôle qu'on attend de lui : la femme dans le rôle de la potiche, l'homme dans celui du despote, l'islam dans celui d'une religion obscurantiste et fanatique.
 - 26 Confort moral mais aussi prudence politique. Car en mettant exclusivement l'accent sur la réclusion domestique des femmes maghrébines, on évite d'évoquer leur place dans la société, de faire état de leur relégation sociale et de pointer les carences de mesures d'insertion en leur faveur. La dénonciation des pesanteurs culturelles et religieuses fait écran et permet d'éluder la responsabilité de la société d'accueil. Comme si l'intégration des femmes était exclusivement affaire de traditions et de religion, et non celle des politiques sociales.
- Les « bons » et les « mauvais » musulmans
- 27 A partir des émeutes de Vaulx-en-Velin (1990), le « problème de l'immigration » se dilue dans l'exploration du « malaise des banlieues » et la peur de « la montée de l'islam ». Il arrive même fréquemment que ces deux thématiques se confondent, entraînant parfois des « dérapages » : en juin 1993, des reporters du magazine *La Marche du siècle* (France 3), à cours de plans pouvant illustrer un commentaire sur l'influence grandissante des « intégristes » en banlieue, recyclent des images d'archives d'un reportage diffusé un an plus tôt, tout en y apportant quelques petites « retouches » à la palette graphique. C'est ainsi qu'à Mantes-la-Jolie, trois jeunes d'origine maghrébine ont eu la mauvaise surprise de se voir en *prime time*, avec d'épaisses barbes noires, preuve fabriquée de leur appartenance à l'islam radical.
 - 28 Menace islamiste et menace d'explosion des banlieues, un cocktail très prisé par les rédactions, notamment durant « l'affaire Kelkal »⁶, en septembre 1995, qui ouvre alors le dossier des « banlieues islamisées ».
 - 29 L'affaire Salman Rushdie et le débat sur le voile à l'école, en 1989, font glisser le « dossier de l'intégrisme » dans les rubriques « Société » et « Politique intérieure », débouchant sur un vaste chantier théorique : l'identité nationale, l'intégration des immigrés, la laïcité. Cela devient « une affaire française ».
 - 30 Dans les journaux télévisés, le paysage musulman français semble divisé en deux clans rivaux : les « intégristes » d'un côté, et les « bons musulmans » de l'autre. Les rédactions de TF1 et France 2 s'escriment à séparer les « islamistes » des « autres musulmans ». Thomas Deltombe⁷, qui a passé au crible la couverture de l'islam par les journaux de 20 heures, note que le lexique journalistique servant à caractériser ces deux ensembles est le même d'une chaîne à l'autre. Les « intégristes » ont un certain

nombre de traits distinctifs : ils sont « étrangers », « minoritaires », « prosélytes » et tentent de gagner les « autres musulmans » à leur cause ; tandis que les seconds sont qualifiés de « modérés », « paisibles » et « majoritaires ».

- 31 « Eviter les amalgames » devient le leitmotiv des rédactions, la séparation entre les « bons » et les « mauvais » musulmans fonctionnant comme un « rituel de précaution » dans les reportages. Cette distinction, souligne Thomas Deltombe, sert à rappeler à la conscience du téléspectateur que la plupart des Musulmans sont davantage victimes de l'« islamisme » que coupables. Cette distinction est cependant source d'ambiguïtés :

D'abord parce qu'il y a une sorte de contradiction entre le fait que les « intégristes » soient décrits comme minoritaires et le fait que, parmi les reportages consacrés à l'islam en France dans les journaux télévisés, ceux qui ont pour objectif de montrer la « montée de l'intégrisme » sont largement majoritaires.

Les musulmans sont « majoritairement modérés », mais ceux dont on parle à la télévision sont massivement « islamistes ». Ensuite, parce que tous ces qualificatifs se conjuguent souvent avec le verbe « rester » (« les musulmans modérés restent majoritaires », « la plupart des musulmans restent modérés », « les intégristes restent largement minoritaires », etc.), ce qui laisse penser aux téléspectateurs que la « communauté musulmane » est sur le point de « basculer » ou, du moins, que les pressions sur cette « communauté » sont fortes⁸.

- 32 Les déclarations incantatoires contre les « amalgames » ne visent-elles qu'à racheter la mauvaise conscience des rédactions qui, dans le même temps, épousent sans aucune distance le traitement sécuritaire de l'islam adopté par les pouvoirs publics, au milieu des années 90⁹, et stigmatisent les jeunes issus de l'immigration, en les suspectant d'être une « armée de l'ombre » du terrorisme islamiste ?
- 33 Dans l'incapacité de définir clairement les concepts d'« islam », d'« islamisme » et de « terrorisme », le traitement télévisuel de l'islam de France navigue à vue, et se laisse prendre au piège, soit par les impératifs de la « raison d'Etat », soit par le poids de l'imaginaire, avec d'autant plus de facilité que ce champ d'information fournit tous les ingrédients requis pour un traitement sensationnaliste et spectaculaire, à même de faire grimper les courbes d'audience.

Les trésors cachés du petit écran

- 34 Pour échapper aux représentations binaires, il faut s'écarter du sanctuaire cathodique, du sacro-saint *prime time* et de sa vitrine, le 20 heures, et regarder du côté des sous-sols de la programmation, essentiellement dans les niches réservées au documentaire. On y trouve des trésors cachés, des perles rares, des œuvres qui envisagent l'Autre-filmé sans le dévisager, sans froisser son image, tout en dévoilant ses contradictions et ses failles intimes. Des films qui arrivent même, parfois, à anticiper les évolutions futures. Tel le documentaire de Guy Demoy, *Les Algériens de Paris*¹⁰, diffusé en février 1966 par la deuxième chaîne de l'ORTF. Le réalisateur a installé sa caméra dans le bidonville de Saint-Ouen et révèle, avec dix-sept ans d'avance sur la « Marche des Beurs », tous les ressorts du malaise identitaire des enfants issus de l'immigration. Sont mises à nu, en outre, les contradictions des filles, ballottées entre leur désir d'autonomie et le respect des traditions. Fatima, l'héroïne, aspire ainsi à s'émanciper de la domination familiale, à bouleverser le mode de relations traditionnelles homme/femme, et désire, dans le même temps, ne pas enfreindre la règle sacrée des parents, concernant le choix de son futur époux. Vrai dilemme et véritable personnage, filmé avec empathie et subtilité.
- 35 Avec le même talent et les mêmes procédés hérités du cinéma direct, Coline Serreau s'immergera, en 1980, dans le quotidien d'une famille algérienne de Gardannes

(Bouches-du-Rhône)¹¹. Le pilier du clan Kessassi, c'est la mère, Zora, qui règne sur vingt enfants et trois petits enfants. Personnage affable, elle a la faconde méridionale et parle avec l'accent marseillais, en ponctuant ses phrases de « peuchère », telle une vraie mama marseillaise.

- 36 Coline Serreau nous entraîne dans un véritable univers, elle réussit à rendre compte d'une atmosphère familiale, à percer l'intimité de son héroïne. Le personnage de Zora et l'ambiance qui règne chez les Kessassi donnent l'impression que le pouvoir au sein de la famille revient formellement au père, qui est le chef officiel du clan, mais que la mère gouverne le foyer en sous-main.
- 37 Dernier exemple significatif, *L'Ennemi intime*¹², documentaire en deux parties sur l'islam du réalisateur franco-syrien, Omar Amiralay, diffusé en juin 1986 sur Antenne 2. Le second volet de cette enquête nous entraîne à Marseille pour faire la connaissance d'un restaurateur syrien, érudit et musulman pratiquant. Le portrait d'un homme apaisé, parfaitement inséré dans la vie locale et animé par une recherche spirituelle qu'il a trouvé, semble-t-il, dans la foi religieuse.
- 38 On pourrait citer bien d'autres exemples, témoignant de la capacité épisodique de la télévision à produire des images en prise directe avec les réalités, des images conçues pour durer. Les œuvres télévisuelles qui entrent dans cette catégorie sont le plus souvent des longs formats, des travaux au long cours. Ces conditions de travail constituent la condition *sine qua non* pour que celui qui filme ne fasse pas spontanément ce qu'il est socialement conditionné à faire.
- 39 Le temps est la première censure à laquelle sont soumis les professionnels de télévision. C'est pourtant la denrée la plus précieuse, parce qu'elle trace une ligne de démarcation entre les œuvres, par-delà le talent des auteurs, entre celles qui ne font que reproduire des croyances établies, et celles qui offrent un regard « du dedans ». La maîtrise du sujet, la maturation de l'écriture du film, la compréhension des personnes filmées, autrement dit la production d'un « juste regard » sur les réalités sociales, exige du temps : le temps de la création. Parce qu'aller au-delà des apparences et dévoiler la face cachée des réalités est un processus forcément long.
- 40 Soulignons, enfin, les effets bénéfiques liés à l'émergence d'une génération d'auteurs-réalisateurs, issus de l'immigration maghrébine, autant dans le documentaire que dans la fiction.
- 41 Même si ce phénomène reste encore trop timide, cela a néanmoins facilité l'éclosion de regards innovants et singuliers, réussissant à substituer la représentation directe aux « discours sur ». L'exemple le plus emblématique est le triptyque de Yamina Benguigui, *Mémoires d'immigrés : l'héritage maghrébin*, coproduit et diffusé par Canal +, en mai 1997. La réalisatrice parvient à éviter le piège du dilemme victimisation/stigmatisation : ses personnages ne sont plus victimes, assistés ou délinquants, intégrés ou intégristes, ils sont les détenteurs d'une mémoire. Une mémoire inscrite au cœur de la société française et de ses mutations.

NOTES

1. C'étaient les Harkis, magazine *Cinq colonnes à la une*, ORTF 1, 7 juin 1963.
 2. Daniel Wroniecki, Jean-Pierre Bertrand, *Les Harkis*, magazine *Les Dossiers de l'écran*, Antenne 2, 17 mai 1977.
 3. Sami Naïr, *Le Regard des vainqueurs, Les enjeux français de l'immigration*, Paris, Grasset 1992.
 4. Cf. notamment Yeza Boulahbel-Villac, *Stratégies professionnelles et familiales des femmes algériennes*, rapport de recherche, AIRESE, fév. 1989.
 5. *Economie et Statistique*, Dossier *Les étrangers en France*, n° 242, Insee, avril 1991.
 6. Khaled Kelkal, Franco-algérien de 24 ans originaire de Vaulx-en-Velin, impliqué dans des attentats, devient le symbole de la collusion entre la petite délinquance de banlieue et le terrorisme islamiste international.
 7. Thomas Deltombe, *L'islam imaginaire : la construction médiatique de l'islamophobie en France, 1975-2005*, Paris, La Découverte, 2005.
 8. Thomas Deltombe, *L'islam imaginaire...*, *op. cit.*
 9. Voir Thomas Deltombe, « Quand l'islamisme devient spectacle », *Le Monde diplomatique*, août 2004.
 10. *Les Algériens de Paris*, mag. *Seize millions de jeunes*, ORTF 2, 10 fév. 1966.
 11. *Grands mères de l'islam*, TF1/INA, 25 août 1980.
 12. *L'Ennemi intime*, série *Islam 86*, Antenne 2, 23 juin 1986.
-

RÉSUMÉS

L'auteur se propose de faire le récit des grandes étapes de la construction médiatique de l'islam, sur les chaînes de télévision françaises, depuis « l'affaire Rushdie » et la polémique autour des « foulards de Creil », en 1989. De sujet périphérique, la question de « l'islam en France » devient, à partir de ce tournant majeur, un dossier central au sein des journaux télévisés et des magazines d'information.

This article proposes to study islam's representations on french television, from the « Salman Rushdie's fatwa », and the polemics around islamic hijab in a secondary school, in 1989. The question of the « islam en France » becomes, from now on, a central issue at TV news and news magazine.

INDEX

Mots-clés : politique, minorités, France, représentations, islam, télévision, images, immigrés, harkis, histoire

AUTEUR

EDOUARD MILLS-AFFIF

Université de Montréal

Édouard Mills-Affif est professeur-adjoint à l'université de Montréal, en études cinématographiques, et auteur-réalisateur de films documentaires. Il a publié *Filmer les immigrés* (Éditions De Boeck, Bruxelles, 2004, 300 p.), ses documentaires ont tous été programmés à la télévision (France 3, France 5, Arte). Son dernier film *Vu à la télé : la saga des immigrés* (2x52'), a été diffusé sur France 5 et TV5, en 2007, puis édité en DVD par l'Institut national de l'audiovisuel (INA) la même année.

edouardmills-affif@videotron.ca